



Alain Altinoglu devant l'Opéra national de la ville d'Erevan, en Arménie, le 3 avril.

Le Monde

DIMANCHE 19 - LUNDI 20 AVRIL 2015

REPORTAGE

EREVAN

Alain Altinoglu revient sur son passé arménien

Le chef d'orchestre français a dirigé pour la première fois, le 3 avril, l'Orchestre philharmonique d'Arménie à Erevan

Je me demande si j'aurais eu, ici, les mêmes conditions qu'à Paris pour apprendre la musique... » Alain Altinoglu a commencé à répéter, ce 31 mars, dans la salle de l'Opéra d'Erevan. Plus qu'au rouge défraîchi des rideaux, plus qu'aux instruments de percussion vieillots des musiciens de l'Orchestre philharmonique, cette réflexion s'adresse à sa propre émotion, liée à la découverte bouleversante et déconcertante d'un pays, l'Arménie. Terre de ses origines, dont il connaît la langue mais pas ceux qui la parlent. Le chef d'orchestre français a emmené avec lui son père, Alexandre, son fils, Arthur (9 ans), et sa femme, la mezzo-soprano Nora Gubisch.

La répétition a repris : Ravel, *La Rhapsodie espagnole*. Un cadeau d'Alain Altinoglu qui tient à en assurer la création nationale le 3 avril. « C'est la première fois qu'ils la jouent. Pas facile, la musique française, pour eux qui sont tellement imprégnés du répertoire germano-russe. » Ravel n'est peut-être pas un hasard. Dans les années 1960, sa mère, Janet Mafyan, jeune pianiste et professeure de piano au Conservatoire d'Istanbul, avait concouru en interprétant pour la première fois en Turquie le *Concerto en sol*. « L'orchestre n'avait pas assez d'instruments, il a fallu faire appel à celui de la marine. J'ai l'enregistrement à la maison. C'est assez émouvant... », lâche-t-il.

Alain Altinoglu, né en France, avait 12 ans lorsqu'il a perdu en 1988 cette mère musicienne et professeure de piano, qui lui a appris, ainsi qu'à sa sœur, les notes avant les lettres, et l'arménien avant le français. « Jusqu'à 3 ans, je n'ai connu que l'arménien. Et puis à l'école maternelle j'ai découvert que personne ne parlait ma langue. A la maison, on recevait des Arméniens, on allait à l'église arménienne,

on se retrouvait chez mes grands-parents maternels pour manger des beureks. » La quête de ces chaussons fourrés aux légumes ou à la viande est un leitmotiv passionnel pour Alain Altinoglu dans les restaurants d'Erevan.

Le fait de parler couramment l'arménien a mis tout de suite les musiciens dans la poche d'Alain Altinoglu. Pas un moment d'inattention n'interrompt le minutieux et délicat travail musical sur la langue ravélienne (couleurs, phrasés, articulations). Dans la salle, son père, Alexandre Altinoglu, couve d'un regard fier ce grand fils qui accompagnait à l'orgue à 12 ans les chants de la chorale qu'il dirigeait tous les dimanches à l'église catholique Sainte-Croix des Arméniens de Paris, dans le 3^e arrondissement, à l'angle de la rue du Perche et de la rue Charlot.

Lui et sa femme, nés tous deux en Turquie, sont arrivés en France en octobre 1971. « Notre nom de famille, Altounian (qui signifie "Fils de l'or"), a sans doute été turquisé par mon grand-père paternel. Mais tous nos cousins de la diaspora le portent. La famille est originaire de Kütahya, en Anatolie, la ville du célèbre compo-

teur Komitas, qui a terminé ses jours fou, à Villejuif, après avoir échappé au génocide. »

Alexandre Altinoglu et sa jeune femme espéraient en France une vie meilleure. Quatre ans plus tard, le 9 octobre 1975, leur fils naissait à Alfortville, dans le Val-de-Marne, qui concentre une forte communauté arménienne. « Dans les familles, on ne parlait pas du génocide, souligne Alexandre Altinoglu. Les gens avaient peur des représailles. Beaucoup d'Arméniens n'ont appris la vérité qu'en arrivant en Europe. »

BEAUTÉS, PARADOXES, DÉNUÈMENT

Alexandre Altinoglu non plus n'était jamais venu en Arménie. Comme son fils, il en détaille les beautés, les paradoxes. Mais aussi le dénuement d'un pays sous assistance de sa diaspora. La jeune République indépendante de 1991 peine toujours à sortir du marasme laissé par soixante-dix ans de domination soviétique et de la guerre toujours présente entre l'Azerbaïdjan et le Haut-Karabakh. Tous deux s'accordent sur la « qualité de l'accueil, une vertu cardinale des Arméniens » que les douleurs de l'Histoire n'ont pas entamée. Ainsi du directeur musical de l'orchestre, Edouard Topchian, venu en ami assister aux répétitions. Quant aux musiciens, « plus d'une dizaine se sont spontanément portés volontaires pour nous convoier en voiture pendant tout le séjour, sourit Alain Altinoglu. Inimaginable en France ! »

La visite au mémorial du génocide s'est imposée le lendemain, une fois la répétition terminée. Il faut sortir de la ville par l'ouest, prendre une route en lacet qui monte sur la colline. Sur la vaste esplanade de Tsitsernakaberd (le « fort aux hirondelles ») quasi déserte, la lumière frappe. C'est là que les cérémonies du centenaire du génocide rassembleront, le 24 avril, un imposant aréopage de personnalités et de chefs d'Etat, dont le président français François Hollande. Alexandre Altinoglu s'est approché d'un long mur couvert d'inscriptions. « Ce sont les noms des villages mar-

tyrs dans lesquels ont été tués 1,5 million d'Arméniens, le premier génocide du XX^e siècle ! » Ce massacre des deux tiers d'une population vivant dans l'Empire ottoman par le gouvernement nationaliste jeune-turc à partir d'avril 1915 a été officiellement reconnu par la France, le 29 janvier 2001.

La haute et puissante flèche (44 mètres) du mémorial ainsi que les douze gigantesques stèles de granit de son dôme évidé (conçus entre 1966 et 1968 par Arthur Tarkhanyan et Sasur Kalashyan) sont comme une réponse au déni du voisin turc, un « double » en quelque sorte du mont Ararat (la montagne sacrée des Arméniens), dont les neiges éternelles culminent à 5 137 mètres, et désormais en Turquie. Au centre, une flamme, éternelle elle aussi. Ce volcan-là n'est pas éteint, autour duquel les pèlerins déposent des fleurs tandis que des abysses montent des voix – textes psalmodiés, chants traditionnels ou religieux. Tout le monde écoute avec recueillement la poignante nostalgie du *Grung*, de Komitas, ce « Chant de la grue » porteur des douleurs de l'exil. En repartant, Alexandre Altinoglu lancera : « Si un président turc venait ici, il changerait d'avis ! »

Le 21 avril, ce n'est pas à Erevan mais à Paris qu'Alain Altinoglu dirigera le concert organisé au Théâtre du Châtelet par l'Union générale arménienne de bienfaisance de France (UGAB) en commémoration du génocide des Arméniens. Le chef sera cette fois « à la tête d'un orchestre éphémère, l'Armenian World Orchestra, composé de cinquante musiciens et quarante choristes issus de la diaspora », auxquels s'ajouteront des solistes de renom. Pas de musique française, mais du Khatchaturian (le compositeur de *La Danse du sabre*) et une création de Michel Petrossian au titre évocateur – *Ciel à vif* –, sans oublier l'immarcescible *Grung*, de Komitas. A l'instar des lumières du soir sur le mont Ararat, le *Requiem* de Mozart apportera sans doute un apaisement. ■

MARIE-AUDE ROUX

« Arshak II » en Californie

Avant de devenir l'un des chefs d'orchestre français les plus demandés sur les scènes et dans les fosses internationales, du Metropolitan Opera de New York au Festival de Bayreuth, où il fera ses débuts, cet été, dans *Lohengrin*, Alain Altinoglu a d'abord été pianiste, chef de chant à l'Opéra de Paris. C'est à ce titre qu'il a été amené à travailler en septembre 2001 sur la première mondiale de « l'opéra des opéras arméniens », *Arshak II*, de Tigran Tchouhadjian, mis en scène par Francesca Zambello à l'Opéra de San Francisco. Dans cette vaste fresque lyrique avec chœurs et ballets, composée en 1868 sur un livret en arménien et en italien d'après l'histoire du roi Arsace II, sa femme, la mezzo Nora Gubisch, tenait le rôle de la princesse Paransema. « C'était la première fois qu'Arshak II était remonté dans sa version originale, sans les réorchestrations soviétiques qui prévalent habituellement. La communauté arménienne de Californie avait mis pour cela un million de dollars sur la table », raconte-t-il, fier d'avoir contribué à cette réappropriation de la culture arménienne.

« DANS LES FAMILLES, ON NE PARLAIT PAS DU GÉNOCIDE PAR PEUR DE REPRÉSAILLES. BEAUCOUP D'ARMÉNIENS N'ONT APPRIS LA VÉRITÉ QU'EN ARRIVANT EN EUROPE »

ALAIN ALTINOGLU
chef d'orchestre

Concert avec Hasmik Papian, Liparit Avetisyan, Nora Gubisch, Tigran Martirosian, Vahan Mardirossian, Jean-Marc Phillips-Varjabédian, Xavier Phillips, Armenian World Orchestra, Cœur de la Fondation Gulbenkian, Alain Altinoglu (direction). Le 21 avril à 20 heures. Théâtre du Châtelet, Paris 1^{er}. Tél. : 01-40-28-28-40. Chatelet-theatre.com Diffusé en direct sur Culturebox